

**HISTOIRES DE REVENANTS**

On se rappelle que lady Caithness, duchesse de Pomar, après avoir commandé une statue en marbre, de Marie Stuart, au sculpteur Ringhel, a offert cette statue à la ville de Paris, à la condition qu'elle serait érigée sur une place ou sur la voie publique.

Nous avons vu la statue au Salon dernier, et son allure élégante et un peu tourmentée ne laissait pas de faire honneur à l'artiste.

Mais la commission municipale, consulté sur l'opportunité de cette statue, commença par faire la grimace.

—Une reine ! Peuh ! Ça n'est guère démocratique. Il est vrai qu'elle a été décapitée ; mais ce n'est pas une raison. Louis XVI aussi a été décapité, et, certes, nous ne permettrions pas qu'on lui élevât une statue.

Bref, on offrit à la duchesse de Pomar de placer sa statue dans un musée. On ne pouvait pas la loger en plein air. Il ne restait plus assez de places pour les grands hommes de la Révolution.

—C'est bien, a répondu lady Caithness, je retire mon offre. Je donnerai la statue de ma Reine à Edimbourg, qui saura lui rendre honneur.

“Ma Reine”, a dit la duchesse de Pomar.

Voilà où commence le mystère.

Lady Caithness, est née sur les bords du Gange, ou peu s'en faut, et lorsque lord Caithness, épris de sa beauté, en fit une des plus jolies princesses d'Écosse, il la fit, historiquement parlant, sujette de Marie Stuart. Mais elle a une autre raison de dire : “Ma Reine”.

Lorsque, après son mariage, elle vint habiter un vieux château qui avait appartenu à Marie Stuart, et qui est maintenant sa propriété, elle eut y voir l'apparition de la reine infortunée passer sur les tombes des Caithness, rangées dans la chapelle.

“Puis, un soir—c'est elle qui parle—je rentrais d'une soirée, et comme je venais d'éteindre la lampe, prête à m'endormir, je m'entends appeler par une voix très douce, qui augmentait de force vers la fin, et qui me disait : “Marie ! Marie ! lève-toi, je t'en conjure !”

“Je croyais rêver, mais je vis clairement, au pied de mon lit, Marie Stuart qui me montrait la porte de la chambre où dormait mon mari.”

“Je me levai et obéis machinalement : quel ne fut pas mon étonnement en voyant brûler les rideaux du lit de mon mari. Il avait oublié d'éteindre la bougie, et, un instant de plus, il mourait brûlé et asphyxié”.

Tel est le point de départ de la reconnaissance, on pourrait dire de la piété de lady Caithness, pour celle qui fut reine de France et reine d'Écosse.

Marie Stuart, paraît-il, ne s'en tint pas à cette première conversation, aussi courte qu'animée. Elle revint, et son amie terrestre a fidèlement consigné, dans ses livres et dans sa revue ; ses confidences et ses instructions.

Sa revue ? Un joli nom : *L'Aurore*.

L'Aurore de quoi ? L'Aurore d'une rénovation sociale et religieuse, dont la revue est le précurseur prêchant dans le désert, et dont le Messie... ne s'est pas encore fait connaître.

Dans ses confidences, l'ombre de

Marie Stuart affirme que ce Messie sera une femme.

« Serait-ce la duchesse elle-même... ? »

Un jour, dans un dîner, la duchesse de Pomar parla si éloquemment de “sa Reine”, qu'un écrivain célèbre, très enthousiaste aussi de Marie Stuart, resta bouche bée devant ces révélations inattendues.

Vers dix heures, en se retirant, il s'approcha de la duchesse et lui demanda, avec un sourire, de vouloir bien présenter au plus tôt ses hommages respectueux à la gracieuse souveraine.

—Volontiers ; mais pas avant lundi, car je ne la verrai pas avant cette date. Inutile d'insister.

L'homme de lettres n'insista nullement, et se retira en fredonnant la romance célèbre :

*Adieu, plaisant pays de France...*

Cependant lady Caithness collectionne avec soin les souvenirs de Marie Stuart.

La Reine a sa chambre dans l'hôtel de l'avenue de Wagram, une chambre dont le plafond de l'alcôve, éclairée par des lampes mystérieuses, se détache le portrait de Marie Stuart, peint par un maître.

Dans une vitrine en bois de rose se trouvent religieusement conservés l'étrier qui soutenait le pied mignon de la Reine, ses mitaines et le parchemin où est inscrit son arrêt de mort.

C'est dans cette chambre, nous allions dire “cette chapelle”, que la Reine apparaît à sa fidèle amie, et cause avec elle, à minuit sonnant, l'heure du mystère.

Parfois la duchesse de Pomar admet quelques intimes à cette visite nocturne : ceux-ci ne voient rien, rien, si ce n'est la duchesse comme en extase devant un fantôme qu'elle est seule à voir.

Et elle pousse le culte de Marie Stuart jusqu'à se voir comme une sorte d'émanation ou de réincarnation de cette Reine. Elle porte des costumes qui sont presque la copie des siens, et ces modes lui vont, d'ailleurs, à merveille. La ressemblance est réelle.

Mais Marie Stuart n'est pas la seule qui apparaisse à lady Caithness. Il y a encore Jeanne d'Arc, qui ne dédaigne pas de descendre, en corps astral, dans le palais d'une Anglaise, et c'est le grand salon des fêtes qu'affectionne tout particulièrement l'humble bergère de Domremy.

Elle aussi annonce à la voyante que la France sera sauvée, encore une fois, par une femme, ce qui n'est point pour nous déplaire, car il n'y a que la femme qui puisse nous brouiller tous ou nous mettre tous d'accord.

Ne croyez pas que lady Caithness, duchesse de Pomar, soit la seule personne qui ait des rapports avec des invisibles. William Crookes, le célèbre savant, a eu de fréquents entretiens, dans son laboratoire, avec un être de l'autre delà, Katie King, qui s'est laissé peser, photographier, et a laissé en souvenir une mèche de ses bionds cheveux.

A Vienne, la baronne Adelina de Vay a aussi un esprit familier qui s'appelle Auguste, nom cher aux Césars et aux garçons coiffeurs. Celui-là fait la description de l'autre monde.

Un spirite canadien, M. Henry Lacroix, prétend avoir pour épouse mys-

**TRAITEMENT DES BRONCHITES ET DE LA CONSOMPTION**



Tous les jours nous entendons rapporter des faits assez surprenants se rapportant au progrès que fait la science médicale. Les études et les travaux de célèbres médecins établissent par de sérieuses expériences les effets de certains médicaments dans les différentes maladies qui affectent notre pauvre humanité.

De toutes les maladies que les médecins traitent, la bronchite et la consommation sont certainement celles qui se rencontrent le plus souvent. En conséquence, la profession médicale s'est appliquée à trouver un remède qui pourrait guérir ces terribles affections. Les plus célèbres médecins Français ont reconnu que la créosote du goudron de hêtre est le plus puissant remède à employer dans les maladies des voies respiratoires et pulmonaires.

**LE VIN A LA CREOSOTE DE HETRE du Dr Ed. MORIN**

à base de vin vieux de Malaga et de créosote de goudron de hêtre pure, combiné avec des médicaments adoucissants et toniques, est le remède par excellence pour faire disparaître les toux violentes, donner l'appétit et rendre promptement les forces aux malades.

Ce vin médicamenteux peut-être également administré aux enfants et aux adultes. Les personnes les plus affaiblies, les plus dégoutées le prennent facilement et s'en trouvent toujours bien.

Tous les marchands de remèdes vendent le VIN A LA CREOSOTE DE HETRE du Dr Ed. MORIN.

PRÉPARÉ ET VENDU EN GROS PAR

**Dr Ed. MORIN & Cie, PHARMACIENS - Quebec**

tique le fantôme de la belle Mme de Girardin, ce qui prouve qu'elle a perdu l'esprit en mourant.

Écoutez, il y a un vieux proverbe qui dit :

“Prends garde ; en jouant au fantôme, on le devient.”

**CURIOSITES LITURGIQUES**

Savez-vous quel est l'auteur du *Dies ira*, l'hymne ou prose qui caractérise l'office des Morts ?

Une étrange, mais curieuse légende—d'ailleurs, croyons-nous, acceptée par l'Eglise—est attachée à la composition de ce célèbre chant religieux, aussi remarquable comme force et grandeur poétique du texte que comme inspiration musicale.

Un criminel—on n'a conservé ni son nom, ni la date de l'événement—était conduit au supplice, accompagné d'une immense multitude, assisté d'un prêtre et de quelques religieux qui psalmodiaient les prières des agonisants. Après quelques pas, il entonna lui-même, d'une voix solennelle, cette hymne qu'il avait composée dans son cachot.

Le chant et les paroles de cette composition funèbre, tout le monde alors comprenant le latin, causèrent une profonde émotion et une sorte de terreur religieuse dans l'âme du peuple, du prêtre, des moines et du bourreau lui-même. Le cortège s'arrêta pour entendre mieux l'homme chanter. Les larmes coulèrent quand le patient en vint aux derniers passages :

Oro supplex et acolinis,  
Cor contritum quasi cinis,  
Gere curam mei finis.

(Suppliant et prosterné, le cœur broyé comme de la cendre, je vous en conjure, ne m'abandonnez point à mon heure dernière.)

On sursit à l'exécution de ce malheureux, et il lui fut demandé copie de son hymne.

On le ramena donc dans son cachot, où l'on trouva l'hymne écrite, paroles et musique, sur la muraille.

En échange de son chef-d'œuvre, il reçut sa grâce. Beaucoup d'autres criminels, depuis, l'ont obtenue sans l'avoir si bien méritée.

Jacques Labébe faisait le métier de pleureur aux enterrements et le faisait très bien d'habitude. Un jour son compagnon Pierre va le trouver et lui dit :

—Jacques, il faut venir pleurer ce soir, à l'enterrement de M. N...

—Je ne puis pas.

—Pourquoi ?

—Je ne puis pas pleurer aujourd'hui, ma femme est morte ce matin.

**RIEN COMME LA CONTRADICTION**

Au théâtre : Eugénie (à une une dame portant un chapeau à large bord).—Seriez-vous assez bonne d'enlever votre chapeau, madame ; nous ne pouvons rien voir.

La dame.—Surement, non !

Plusieurs voix.—Otez votre chapeau !

Un jeune homme.—C'est honteux de maltraiter une femme ainsi ; vous voyez bien qu'elle est chauve.

Enlèvement instantané du chapeau.

**MOYEN CONCILIANTE**

Première vieille dame.—Conducteur, veuillez s'il vous plaît ouvrir ces fenêtres. J'étouffe.

Seconde vieille dame.—Ne faites pas cela, conducteur, les courants d'air me font mourir.

Conducteur.—Réellement, mesdames, je ne sais pas comment faire ; pouvez-vous m'indiquer un moyen ?

Un monsieur.—En voici un : Ouvrez d'abord toute ces fenêtres, il y en aura une qui mourra. Vous les refermerez toutes ensuite, et l'autre mourra à son tour.

On vient de retrouver, dans un vieux château, l'épée de Bayard.

Si vous demandez à quoi on peut reconnaître exactement que cette épée est bien celle du chevalier sans peur, on vous répondra que personne n'en sait rien.

Celui qui l'a trouvée n'en sait probablement pas davantage. C'est affaire d'inspiration. En voyant cette vieille épée il s'est dit, sans doute, tout naturellement :

—Ça, ça ne peut avoir appartenu qu'à Bayard.

L'instinct suffit.

\* \*

On cite un vieil antiquaire qui ne pouvait trouver un bouton de culotte, sans proclamer qu'il avait appartenu à Charlemagne.

Lorsqu'on lui demande à quoi il le reconnaissait, il répondait imperturbablement :

—Je le sens, ça suffit !

Si on lui faisait remarquer alors qu'il était presque neuf, il répliquait en extase :

—Comme il est bien conservé !

A. Valiquette Alf. A. Valiquette

**AU BON MARCHÉ !**

MAISON

**VALIQUETTE & VALIQUETTE**

Importateurs de

Nouveautés, Tapis et Prelarts

La maison de confiance pour les prix honnêtes.

1883-1885 Notre-Dame

Tel. Bell 1795

MONTREAL

**REBUS**

Le **W** **t** 1



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Mal passé, mal oublié.